



Charles Monselet, gastronome et petit maître¹

COMMUNICATION DE JEAN-BAPTISTE BARONIAN

À LA SÉANCE MENSUELLE DU 14 MAI 2022

Marcel Proust a fait, on le sait, une différence importante entre l'écrivain à sa table de travail et l'écrivain dans sa vie de tous les jours, deux *moi* presque inconciliables. Il s'en est pris, mais sans être catégorique sur le sujet, à la méthode critique de Sainte-Beuve (je rappelle qu'il se prénomme Charles-Augustin), consistant à voir dans l'œuvre d'un écrivain le reflet de son existence et à tenter de l'expliquer en fonction de ce qu'il a vécu et de ce qu'il lui est arrivé depuis sa prime jeunesse – méthode qui apparaît surtout dans ses *Portraits littéraires*, un genre dont il est l'inventeur. Proust, lui, préférait l'analyse formaliste, et peu lui importait de savoir quelles étaient les raisons personnelles pour lesquelles un auteur avait entrepris d'écrire tel ou tel de ses livres et à quels événements de sa biographie ils correspondaient. D'où cette boutade devenue une rengaine : « L'homme qui fait des vers et qui cause dans un salon n'est pas la même personne. »

Si Sainte-Beuve s'est parfois trompé, s'il a eu des jugements discutables, s'il n'a pas compris grand-chose au génie poétique de Charles Baudelaire et à ce qu'il a lui-même appelé sa *folie*, s'il a, par exemple, préféré *Fanny* d'Ernest Feydeau à *Madame Bovary* de Gustave Flaubert (*Fanny* a paru en 1858, un an après *Madame Bovary* et a rencontré un énorme succès), il a aussi, et à d'innombrables reprises – et Proust se garde de le dire – extrêmement bien parlé d'écrivains connus ou méconnus, oubliés ou dédaignés de nos jours, dont les œuvres ne se révèlent en profondeur qu'au terme d'une enquête biographique, d'une minutieuse enquête psychologique et morale.

¹ L'enregistrement filmé de cette communication est disponible sur la chaîne YouTube de l'Académie à cette adresse : <https://youtu.be/PYCZXbrWfOs>

Ce que résume cette déclaration sans équivoque aucune à propos de Chateaubriand, en 1862 : « La littérature, la production littéraire, n'est point pour moi distincte ou du moins séparable du reste de l'homme et de l'organisation ; je puis goûter une œuvre, mais il m'est difficile de la juger indépendamment de la connaissance de l'homme même ; et je dirais : *tel arbre, tel fruit*. L'étude littéraire me mène ainsi tout naturellement à l'étude morale. »

Deux ans plus tard, et cette fois dans un article sur Émile Deschanel, il précise le sens de sa démarche et proclame : « La critique littéraire ne saurait devenir une science toute positive ; elle restera un art, un art très délicat dans la main de ceux qui sauront s'en servir [...]. »

Un art, et non pas une science positive – différence capitale.

Sainte-Beuve savait faire la différence : il avait étudié la médecine à Paris durant quatre ans et avait été nommé externe à l'hôpital Saint-Louis...

*

Dans *Le Constitutionnel* daté du lundi 24 avril 1865, Sainte-Beuve a écrit un long article sur Charles Monselet, lequel est né à Nantes en 1825 (où une rue porte son nom) et qui est décédé à Paris en 1888 (où une rue porte également son nom, dans le dix-neuvième arrondissement).

Cet article, que je qualifierais de sympathique, exprime parfaitement ce qu'a été le *profil*, la physionomie de Charles Monselet, « érudit et bibliophile, chassant sur la piste de Charles Nodier » et de bonne heure attaché à des « écrivains plus cités que connus » : un petit maître – une race d'auteurs que Sainte-Beuve aimait beaucoup et à laquelle il a consacré plusieurs études importantes dans ses *Portraits littéraires* (Jean-Baptiste Rousseau, Mathurin Régnier, George Farcy, Charles Hubert Millevoye, Gabriel Naudé, Jacques Delille, Antoine Gombaud dit le chevalier de Méré, Alexandre Vinet...).

À cette date (le 24 avril 1865 donc), Sainte-Beuve n'hésitait pas à considérer quelques-uns de la trentaine des titres que Monselet avait déjà publiés depuis son premier recueil de vers, *Marie et Ferdinand*, en 1842, comme d'authentiques « petits chefs-d'œuvre » [*sic*], tous liés, selon lui, au caractère même de l'auteur, à ses goûts, ses passions, ses envies, ses dadas, si ce n'est ses idées fixes. Il les commentait de la

sorte : « C'est plus prosaïque que Baudelaire, lequel peint sur l'émail » [...], c'est moins cherché aussi. » Puis :

Monselet a une qualité précieuse : il est dans la veine française... [...] Piquant et naturel avec grâce, il a la gaieté de bon aloi ; sa façon d'écrire est nette, vive et claire. Il n'a jamais été dupe dans sa vie ni de la couleur, ni de l'emphase en littérature ou en politique. [...] il a jeté au vent d'heureux dons, de l'imagination, de la fantaisie, de l'esprit sans jargon, de la malice souvent fort leste, mais sans fiel ; il y joint du sens, un fonds de raison, un avis à lui et bien ferme. Il a une vertu du moins, il aime son métier, et il le considère comme un but, non comme un moyen. Les conseils sont inutiles, j'en donnerai un pourtant. Le goût des livres et de l'érudition semble vouloir prendre le dessus en lui avec les années ; c'est bon signe : qu'il ait un jour le plat du milieu, le livre solide et de résistance, tous ses hors-d'œuvre y gagneront.

Dans une lettre adressée le 26 juillet 1865 à Louis Bellaguet, inspecteur de l'Instruction publique et maître de conférence à l'École normale, Sainte-Beuve trace de nouveau le portrait de Monselet : « M. Monselet a l'esprit le plus net, le plus fin, le plus naturel : il a fait quantité de tableaux de genre, pleins de vérité, de gaieté, et où ni le goût gaulois, ni la bonne langue n'ont jamais à souffrir. Dans un bon nombre d'ouvrages sur des hommes de lettres secondaires et où la curiosité bibliographique domine, il a le don d'être amusant, pittoresque, exact et plus sérieux qu'il n'en a l'air. »

Des passages de l'article du *Constitutionnel* et de cette lettre à Louis Bellaguet sont des allusions directes au fait que Monselet, à l'instar de Sainte-Beuve, s'est très tôt intéressé au *minores* de la littérature, en particulier à ceux du XVIII^e siècle, mais, en outre, au fait qu'il a été un écrivain gastronome, sans doute le plus fameux de son époque avec Alexandre Dumas – un grand « critique-bouffe », selon le néologisme d'Hippolyte Babou (*Lettres satiriques et critiques*, Paris, Poulet-Malassis et De Broise, 1860, p. 170), « fourchette d'or, plume d'argent », selon Alfred Delvau (*Lettres de Junius*, Paris, Dentu, 1862, p. 97).

*

Dans la préface de *Gastronomie* (1874), le volume le plus riche de tous ceux qu'il a accordés aux questions de la table (près de quatre cents pages *définitives* !), Monselet dit qu'en les abordant, il a obéi à une « vocation incontestable ». Il écrit : « Dès ma jeunesse, j'ai trouvé place en moi pour deux poésies : celle de l'âme et celle des sens ; je n'ai pas voulu chasser l'une au bénéfice de l'autre ; j'ai préféré travailler à leur conciliation, à leur bonne harmonie, et quelquefois j'ai pu croire que j'y avais réussi. »

Bien que la cuisine et le vin soient déjà présents dans certains de ses livres précédents (dont *Les Vignes du Seigneur*, en 1854, où Monselet exalte toute la gamme des vins de France et où sont réunis des poèmes sur la truite, la semoule, l'andouillette, la choucroute ou les cèpes), le point de départ *officiel* de cette vocation est *Le Gourmet*, un hebdomadaire des « Intérêts Gastronomiques », dont le premier numéro date du 21 février 1858 et qui cessera de paraître le 1^{er} août de la même année, au vingt-quatrième numéro. Monselet y prône une cuisine, qui doit coûte que coûte se renouveler, et même affronter sa révolution, sa « terreur ».

Malgré l'échec commercial de l'initiative (faute d'abonnés), il persiste sur cette voie et publie, l'année suivante, dans la jolie petite collection « Hetzel et Lévy », *La Cuisinière poétique*, un recueil de textes en vers et en prose dus à une vingtaine d'amis écrivains. Le sommaire donne le tournoi : Alexandre Dumas, Théophile Gautier, Théodore de Banville, Charles Asselineau, Eugène Sue (son texte est posthume)... et même William Thackeray, l'auteur des *Mémoires de Barry Lyndon* (1844), dont la contribution débute par cette phrase : « Qu'ils sont doux, ces parfums de la rue, qui viennent charmer notre odorat, lorsque, sur le coup de six heures, les vapeurs de la soupe se mêlent au fumet du succulent rosbif et du savoureux ragout ! » Le texte de Dumas constitue une courte dissertation sur le poulet rôti.

En 1863, Monselet remet... le couvert avec l'*Almanach des gourmands*, dédié à son dieu, Alexandre Balthazar Grimod de La Reynière, et où les collaborateurs sont également une vingtaine (et parmi eux Léon Gozlan et Jules de Goncourt) – un « conseiller des estomacs », qui a été continué en 1866, puis chaque année jusqu'en 1870.

La série a considérablement contribué à sa notoriété. L'essayiste Paul Desfeuilles a toutefois raison d'écrire dans son excellent ouvrage *Charles Monselet et la critique anecdotique* (1927) : « Ses contemporains colportant quantité d'ana sur son bel appétit, sa célébrité de gourmand ne tarda pas à nuire à sa réputation littéraire, et le

gastrophile éclipsa l'écrivain. Les caricaturistes s'emparèrent de ce thème et Monselet leur fournit, avec complaisance, matière à comparer sa fourchette à celles de Brillat-Savarin ou du baron Brisse. » Sur les caricatures, on le voit ainsi représenté avec des ailes jetant des victuailles dans Paris (par Émile Benassit) ; à table avec les divers collaborateurs de l'*Almanach des gourmands* (par Mariani) ; le cœur traversé d'une fourchette (par André Gill) ; ou encore comme un gros bébé joufflu, un linge autour de la ceinture, tenant une fourchette et un couteau, entouré de foie gras et de bouteilles de vin (Émile Carjat)...

Mais avait-il réellement un « bel appétit » ? Divers témoins émettent des réserves, et Chatillon-Plessis, qui dit avoir bien connu l'auteur, écrit dans *La Vie à table à la fin du XIX^e siècle* (1894), que Monselet n'était gourmand qu'en littérature, surtout lorsqu'il entreprenait des recherches sur les « oubliés » et les « dédaignés », ses grandes marottes.

Dans la biographie qu'il lui a consacrée en 1892, André Monselet, le fils de Charles Monselet, reprend quelques lignes révélatrices publiées par *L'Événement*, le 21 mai 1888 : « Ce qu'il aimait surtout, c'était la disposition d'esprit que des convives choisis apportent toujours au dîner ou au souper qui les réunissent. On est là, prêt à se dégager des soucis, des banalités, des misères de ce bas monde ; on fait trêve aux amertumes, aux mécomptes, aux mauvais sentiments qui, dans les luttes de la vie, vous obsèdent et vous énervent. Monselet, qui était doux et bon, qui avait l'épanouissement facile, prenait grand plaisir à voir sous cet aspect ses confrères et ses camarades, leur journée faite. »

Quant à Jean-Paul Fontaine, il écrit dans *Les Gardiens de Bibliopolis* (2015) : « [...] le savoir culinaire de Monselet était plus mince que son savoir littéraire. On raconte qu'il fut un jour la dupe d'une mystification de son ami l'écrivain Eugène Vachette (1827-1902), connu sous l'anagramme de "Chavette", fils d'un célèbre restaurateur, qui lui fit manger sous des noms exotiques des plats très ordinaires et lui fit boire des piquettes baptisées du nom de grands crus, sans qu'il s'en aperçut ; quand la supercherie fut dévoilée au dessert, Monselet déclara, les larmes aux yeux : "Ne me trahis pas, j'ai une femme et des enfants !" »

Un « savoir littéraire » et un goût pour le XVIII^e siècle, que Monselet cultivait, selon le baudelairien Claude Pichois, « avec quelque nonchalance » faisant parfois

penser à « Georges Lenôtre ou, pis, à Émile Henriot » (Auguste Poulet-Malassis, Paris, Fayard, 1996, p. 103).

En 1892, l'hebdomadaire *Le Livre populaire* devait publier une amusante nouvelle inédite de Charles Monselet – un condensé de sa passion, de son obsession des choses de la table : *Le Duel au dîner*. Un homme ayant offensé un autre dans le salon d'un cercle, un duel est « jugé indispensable ». Sauf que ce dernier consiste à manger « à outrance », jusqu'à ce l'un d'entre eux tombe de tout son long sous la table et ne soit plus en mesure de manger et de boire quoi que ce soit. Ils dînent, ils redînent, ils soupent, ils resoupent, et au petit matin, ils finissent par déjeuner et redéjeuner. « Les deux adversaires, écrit Charles Monselet, avaient lutté pendant dix-huit heures. »

*

La copieuse bibliographie de Monselet, que Georges Montorgueil a appelé « le favori de l'opinion publique », regorge de petites perles non-gastronomiques. Un clin d'œil, pour reprendre le mot du prince Charles-Joseph de Ligne à propos de Belœil, qu'il admirait, un clin d'œil sur certaines d'entre elles.

Monsieur de Cupidon (1854). Ce très curieux roman tourne autour du thème de la métempsychose et contient un avant-propos borgésien avant la lettre, ainsi qu'en témoignent des phrases telles que celles-ci :

« Nous avons tous vécu dans le passé, sous un autre nom et avec un autre visage. »

« Un homme est comme un livre ; Dieu le tire à plusieurs éditions. »

« Alexandre, César, Charlemagne, Napoléon ne sont qu'un seul et même individu reproduit à des époques différentes. »

« Un nombre limité d'âmes a été créé pour animer notre planète jusqu'à la fin des temps, en se perpétuant à travers des corps périssables. »,

Monsieur de Cupidon est aussi un roman au sein duquel s'enchevêtrent plusieurs histoires dans l'histoire principale, et ce n'est pas par hasard si, à la fin, Monselet dit que son livre évoque les nouvelles du *Décameron*.

Les Ruines de Paris (1857). Le héros de ce roman est Paris. Ou plutôt le vieux Paris, qu'on est en train de démolir et que le baron Haussmann et son armée de piocheurs transforment de fond en comble. L'intrigue, plus ou moins policière, est romanesque à souhait et fait songer aux récits échevelés de Ponson du Terrail, dont les premiers romans parus au début de ces années 1850 et avant le cycle des Rocambole devaient attirer des foules de lecteurs. En gros, une chasse au trésor, dont l'emplacement, mentionné dans une lettre mystérieuse, est justement un immeuble parisien promis à la démolition.

La Lorgnette littéraire (1857). L'ouvrage est sous-titré « Dictionnaire des grands et des petits auteurs de mon temps » et constitue un des trois volumes que Monselet a publié chez les éditeurs des *Fleurs du mal*, Auguste Poulet-Malassis et Eugène De Broise, avec *Les Oubliés et les dédaignés* (1857) et *Les Tréteaux* (1859).

C'est le livre de tous les contrastes, de tous les extrêmes, de toutes les inégalités de jugement et de traitement. Plus de quatre-vingt-dix pour cent des « grands et petits auteurs », dont il est question, sont aujourd'hui des inconnus au bataillon des lettres et ne pourraient même pas revendiquer le titre si flatteur de petits maîtres. Le dénommé Gustave Drouineau, présenté comme « un des coryphées du romantisme, a droit à trois pages et demie, alors qu'Alexandre Dumas n'y est pas présent. Pas plus qu'Alfred de Musset. En revanche, il y a onze lignes sur son frère, Paul de Musset, et cinq sur le Vauclusien Adolphe Dumas, « l'enthousiaste de la Provence », auteur de ce calembour malheureux dans sa pièce de théâtre *Le Camp des croisés* (1838) :

Je sortirai du camp, mais quel que soit mon sort,
J'aurai montré, du moins, comme un vieillard en sort.

Victor Hugo est escamoté en trois lignes. Motif : « C'est un grand homme, n'en parlons plus. » Et Sainte-Beuve en une demi-ligne, en latin : « Rosa mystica, ora pro nobis. » Mais Monselet s'est accordé à lui-même six pages entières de sa *Lorgnette*, en réalité pour se justifier et expliquer pourquoi, dans ses articles critiques et ses essais, il lui est arrivé de « blesser certaines personnes, tantôt involontairement, volontairement d'autres fois ».

Malgré quoi, malgré le jugement d'Hippolyte Babou, qui trouvait Monselet « trop violent dans l'éloge » et « injuste dans la haine » (lui, Hippolyte Babou y est

plutôt bien traité et mentionné comme « un écrivain de race », on aurait tort, je pense, de discréditer *La Lorgnette littéraire* et son petit « complément », qui date de 1870 et où, comme par miracle, surgissent quatre lignes sur Gustave Flaubert. « Encore une éclosion spontanée ! *Madame Bovary* a fleuri dans un coup de tonnerre de la publicité. Je place M. Gustave Flaubert très au-dessus de M. Feydeau, – en tant qu'écrivain et moraliste. »

Le paradoxe veut, en effet, qu'ils constituent tous les deux, aujourd'hui, des ouvrages de référence d'une réelle utilité parce qu'ils apportent des renseignements et des commentaires concernant des écrivains français du XIX^e siècle, qui sont tombés dans l'oubli et à propos desquels d'autres sources n'existent guère.

Grâce à Monselet et à ses bons mots, on sait que ces auteurs ont chacun participé à la vie des lettres françaises de l'époque et qu'ils y ont joué un rôle, fût-ce un rôle des plus secondaires. Ils sont, pour ainsi dire, les ombres au tableau, où figurent, en pleine lumière, les géants pléiadiés, inscrits en lettres de feu dans les manuels et les précis actuels de littérature. Et à défaut d'être dans le Larousse, leur nom survit par le Monselet interposé, que j'appellerais « dictionnaire des grands et des petits auteurs *inconnus* de son temps ». Auprès des libraires de livres anciens, des chercheurs et des bibliophiles, *La Lorgnette littéraire* est d'ailleurs devenue un classique – un incontournable.

Les Tréteaux (1859). Le livre est formé d'une suite de quatorze saynètes, où figurent une foule d'auteurs et de personnages célèbres, au mépris de toute chronologie et à grand renfort d'anachronismes et de situations invraisemblables. Y défilent ainsi, d'une saynète à l'autre, Richelieu, Rivarol, Joseph de Maistre, Charles Nodier, Alexandre Dumas père et fils, Jules Barbey d'Aurevilly, Théophile Gautier, Paul Féval, Arsène Houssaye, Champfleury, Gustave Flaubert, Edmond et Jules de Goncourt, François Buloz, le directeur de la *Revue des Deux Mondes*, Michel Lévy, l'éditeur, et trente-six autres individus, dont le Diable en personne et quelques-uns de ses adjoints.

Gustave Flaubert apparaît dans la saynète intitulée *Le Vaudeville du crocodile* et dialogue avec Ernest Feydeau et Théophile Gautier, qui dit avoir un « vaudeville égyptien dans le ventre » et qui déclare : « Le comique est de tous les pays ; le rire emprunte un même rictus au Caire et à Batignolles. » Et lorsque Gustave Flaubert

intervient, il s'exclame : « Théo, je viens de voir un Goya magnifique ; cela représente un sabbat d'Empouses et de Brucolaques. »

*

Monselet a également laissé plusieurs livres de souvenirs et de considérations littéraires tels que *Statues et statuettes contemporaines* (1852), *Portraits après décès* (1866), un livre que Jules Barbey d'Aureville a porté aux nues (*Critiques diverses*, 1909, p. 69 et s.), *Mes souvenirs littéraires* (1888), *De A à Z* (1888), *Promenades d'un homme de lettres* (1889), *Curiosités littéraires et bibliographiques* (1890) ou encore *Petits mémoires littéraires* (1892). Ils sont tous intéressants, même s'ils vont un peu dans tous les sens, Monselet passant allègrement d'un sujet à l'autre ou faisant des parallèles surprenants.

Par exemple un dîner chez la veuve Clicquot et un dîner chez Sainte-Beuve, où il est tout étonné, et même choqué, qu'on leur serve des rognons sautés avec du vin de Champagne, alors que Sainte-Beuve, dans sa lettre d'invitation datée du 6 juin 1865, l'avait prévenu : « [...] venez dîner sans façon jeudi à 6 heures ½ à la bourgeoise sans aucune façon ni toilette. J'ai une cuisinière qui fait très bien les rognons sautés : vous m'en direz des nouvelles². » (*Correspondance générale*, tome quatorzième, Toulouse et Paris, Privat et Didier, 1964, p. 231.)

Monselet en donnera dans *Mes souvenirs littéraires*, près de vingt ans après la mort de Sainte-Beuve : « Cela accusait bien le côté bonhomme de l'amphitryon, resté fidèle sans doute à quelque sensation d'enfance. J'ai connu des gens sérieux pour lesquels le vol-au-vent était resté le nec plus ultra de la gastronomie. »

On apprend ainsi, au détour d'une chapitre, que le marquis de Sade est un auteur « insupportable » et que les « monstres enfantés par son imagination bourrelée n'appartiennent pas plus à la réalité que les ogres et les Barbe-Bleue de Perrault » ; que Théophile Gautier a revu certains passages érotiques de *Mademoiselle de Maupin* afin de les rendre moins provocants ; qu'Alfred de Musset, pourfendeur de Jeanne d'Arc, n'avait pas une « once d'esprit » ; ou encore que l'émule français d'Ann Radcliffe, le vicomte d'Arlincourt, que plus personne ne connaît aujourd'hui, a été de

² Sainte-Beuve, *Correspondance générale*, tome quatorzième, Toulouse et Paris, Privat et Didier, 1964, p. 231.

son vivant plus célèbre que le vicomte de Chateaubriand et que son roman gothique *Le Solitaire*, paru en 1820, a été un gros succès de librairie et a été traduit en quatorze langues...

Dans *Promenades d'un homme de lettres*, un titre qu'il faut, sans mauvais jeu de mots, prendre... à la lettre, vu que Monselet y parle de ses voyages aux quatre coins de la France et à l'étranger, on découvre un chapitre sur la Belgique, où certaines remarques rejoignent celles tenues par Charles Baudelaire dans ses notes. La Belgique est « galante », écrit-il, du moins à travers ses publications imprimées et sa librairie, un pays de « liberté illimitée ». « D'où viennent cependant cette franchise et cette indépendance d'allure chez un peuple aux coutumes si pacifiques et familiales ? » La réponse est directe : « – La Belgique imprime, mais elle ne lit pas [...]. » Et d'estimer que le « mouvement naturaliste » belge, imitation d'Émile Zola, n'offre que « peu d'intérêt »...

*

Publié peu de temps après sa mort, *De A à Z* est peut-être le plus beuvien des ouvrages de Monselet, mais beuvien en miniature. C'est une galerie de portraits dans laquelle, au rebours de *La Lorgnette littéraire*, il a veillé à ne pas mettre trop de disparité entre les « statues » et les « statuettes » de la littérature française, quoiqu'il n'y soit pas toujours parvenu.

Onze pages sont consacrées à Victor Hugo et six et demie à Gustave Flaubert. Dès l'incipit, le ton est donné : « Que celui qui fut l'ennemi de Flaubert se lève et se nomme ! »

Puis, deux lignes plus loin : « Personne n'eut plus que lui la chaleur du cœur et la noblesse de l'esprit, le dévouement à l'amitié, la foi dans tous les beaux sentiments. Cet homme, qui avait la taille d'un grenadier de Frédéric II et « des moustaches de Tartare mandchou qui s'en va-t-en-guerre » comme a dit Théophile Sylvestre avait l'âme d'un enfant. »

Plus loin encore, et après avoir loué les qualités de *Madame Bovary*, de *Salammbô* et, surtout, de *La Tentation de saint Antoine*, « une œuvre qui tient à la fois de l'histoire, du roman et du théâtre (du théâtre dans son ancien *mystère*) » :

Gustave Flaubert avait le travail lent, et il s'en vantait. Il se cloîtrait quelquefois pendant des mois entiers, – mais il se cloîtrait littéralement. Il fermait volets et portes, condamnait absolument le jour, – cet ennemi – et, s'entourant de flambeaux, il s'acharnait après le livre commencé.

Sortait-il de sa retraite ? on le voyait porter partout la préoccupation de son travail ; il fronçait le sourcil au milieu d'une réunion et s'interrompait tout à coup au milieu d'une phrase. Dans la rue il demeurait pensif, arrêté, les yeux fixés sur quelque chose qu'il ne regardait pas ; – inquiétude des boutiquiers ! objet d'étonnement et de raillerie pour les passants !

Avait-il des théories littéraires bien arrêtées ? je l'ignore. On a voulu faire de lui le chef de l'école réaliste, tandis qu'il s'est toujours vanté d'être un romantique fervent. Il comprenait le livre un peu à la façon du tableau, c'est-à-dire qu'il travaillait *d'après nature*. Il avait des levers et des couchers de soleil observés à des heures diverses, par des temps différents, et soigneusement rangés dans des cartons. Ses amis ont vu de lui des descriptions de la mer à midi, – à trois heures, – à six heures et demie, – à minuit. Une autre fois, c'était une chaumière normande qu'il croquait en dix lignes, – un mur fleuri, un buisson chantant qu'il enlevait à la pointe de son crayon-plume, – un bonhomme aperçu qu'il campait en vingt mots.

À ce stade de sa petite étude, Charles Monselet évoque *Le Candidat*, la pièce de Gustave Flaubert créée au théâtre du Vaudeville à Paris, le 11 mars 1875, et parle de son « insuccès » devant un public pourtant « respectueux », « digne » et « résigné ».

Dans les corridors on s'abordait avec une tristesse muette : on se comprenait dans une poignée de main.

Quelques audacieux murmuraient : « Il y a de bonnes choses ! » Cela n'allait pas plus loin. Il était facile de prévoir que, si aimé qu'il fût, M. Gustave Flaubert serait *lâché* le lendemain par la critique.

C'est qu'en effet la pièce était difficile à défendre, à soutenir. Comme idée, elle n'existait pas ; comme exécution, elle excédait toute naïveté. En dehors d'une inexpérience à laquelle on s'attendait, on espérait du moins des qualités d'esprit, d'originalité, de verve. Là encore on fut déçu. Les mots à la Beaumarchais avaient été remplacés par des bourdonnements à la Henri Monnier.

Le 15 mars 1874, Flaubert devait adresser une lettre à George Sand pour lui dire que *Le Candidat* avait été éreinté par tous les journaux parisiens, *Le Figaro* et *Le Rappel* à leur tête.

Des gens que j'ai obligés de ma bourse ou de mes démarches me traitent de crétin [comme Monselet, entre autres, qui a *demandé* dans son journal à faire l'article *contre* moi, ce qui m'est bien indifférent !] Jamais je n'ai eu moins de nerfs. Mon stoïcisme (ou orgueil) m'étonne moi-même, et quand j'en cherche la cause, je me demande si vous, chère maître, vous n'en êtes pas une des causes.

Le journal de Monselet auquel Flaubert fait allusion, c'est *Le Monde illustré*. Il avait été fondé en 1857 par l'imprimeur et libraire Achille Bourdillat (au 15, boulevard des Italiens, à Paris) et comptait parmi ses principaux collaborateurs de nombreux écrivains de renom comme Alexandre Dumas, Amédée Achard, Champfleury, Paul Féval ou encore, étrange coïncidence, deux femmes justement vénérées par l'auteur de *Salammbô* : la « chère maître », George Sand, et le grand amour de sa vie, Louise Colet.

*

Ainsi que vous l'avez constaté, j'apprécie beaucoup Charles Monselet et ses livres stylés, dépourvus de scories, pleins de chemins de traverse, de bagatelles bigarrées et de petits bonheurs, même si un grand nombre de ses écrits ressortissent, pour reprendre de nouveau une expression d'Hippolyte Babou, à la « littérature au jour le jour » (p. 187), un « pêle-mêle semé de paillettes » (p. 184) relevant du « Demi-Monde littéraire » (p. 187).

Je ne suis pas le premier membre de l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique à les évoquer. Figurez-vous que j'ai été précédé dans mon enthousiasme par le poète symboliste Albert Giraud, qui a été élu à l'Académie en 1920, l'auteur de *Pierrot lunaire* en 1884, mis en musique par Arnold Schoenberg en 1912. Dans les *Souvenirs d'un autre*, son dernier livre publié en 1929, peu de temps avant sa disparition, il consacre quelques pages à Monselet, dont il a découvert le nom, dit-il, dans *Le Journal illustré*, auquel sa famille, à Louvain, était abonnée :

Je lus plus tard son œuvre délicieuse, et je lui garde le culte que l'on doit à ce petit maître de la prose et du vers léger, à ce délicat lettré tout parfumé de la fine odeur ambrée du XVIII^e siècle [...]. Je crois que l'on n'a jamais écrit un français plus souple, plus flexible, plus cadencé, plus irisé. [...] son œuvre entière mérite de figurer dans la bibliothèque des lettrés délicats, insensibles aux grossiers engouements de la mode et aux fanfares ardentes de la réclame.

Puis ces phrases que j'aurais pu écrire, sans changer un seul mot :

Je n'ignore pas que cet éloge des petits maîtres doit sonner faux dans le temps où nous vivons. Les petits maîtres n'ont que du talent. Aujourd'hui, tout le monde a du génie. Nos esthètes le proclament, et la badauderie les croit sur parole. Laissez tomber une épingle du haut d'une des tours de Sainte-Gudule : elle tombera nécessairement sur un écrivain de génie qui passe. Le talent, au contraire, devient de plus en plus rare.

Peut-être est-ce pour cette raison que les originaux de mon espèce continuent à honorer le talent.

Copyright © 2022 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer cette communication :

Jean-Baptiste Baronian, *Charles Monselet, gastronome et petit maître* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2022. Disponible sur : <www.arlfb.be>